

Frédéric Flamant

La plus belle escalade
du monde



Éditions Guérin
Chamonix

Frédéric Flamant

La plus belle escalade du monde

Petit traité d'esthétique alpine
à l'usage des mal-grimpants
et des non-escaladants

Extrait numérique

Éditions Guérin

RANGER / CLASSER

*L*a falaise de Ceüze, non loin de Gap, est enfin déserte. Jean-Christophe Lafaille, torse nu, regarde longuement le mur de calcaire gris, veiné d'ocre, compact et surplombant. Il retrace mentalement le cheminement qui mène trente mètres plus haut au repos salvateur. *Le Privilège du Serpent* se dresse devant lui et dans sa tête la cotation : 7C +, tout prêt de 8. Il s'agit en 1989, d'une des escalades les plus difficiles au monde. À vingt-quatre ans, le gapençais est encore un inconnu. N'est-il pas aussi présomptueux ? Ces dernières semaines, il a répété cette voie maintes et maintes fois et son corps connaît désormais chaque mouvement. Il récite mentalement les difficultés qui l'attendent pour se les remémorer toutes : le surplomb du départ, la dalle déversante qui suit, le deuxième surplomb... Ses mains miment l'escalade si souvent répétée. À ses premières tentatives, victime de crampes ou de glissades, il tombait au moins une fois avant d'atteindre le haut de la voie. Cela n'avait pas grande importance : la chute de deux ou trois mètres était

enrayée par des pitons scellés d'une solidité à toute épreuve, et, à l'autre bout de la corde, par un assureur vigilant. Petit à petit, d'erreur en erreur, de chute en chute, il a peaufiné chaque enchaînement, trouvé les mouvements les plus favorables. Il s'est aussi entraîné, beaucoup, sur la falaise et chez lui, pour gagner la puissance musculaire et la souplesse qui seules peuvent le protéger de la chute. Il a maigri, pour limiter l'effort qui sera indispensable pour hisser son corps tout là-haut et épargner ses bras qui seront soumis à rude épreuve. Comme un musicien avant le concert, il connaît la partition sur le bout des doigts, et a travaillé chaque nuance : ici *allegro vivace*, là *pianissimo*. *Le Serpent* est désormais à sa portée.

Car aujourd'hui l'ascension se fera sans corde. Les mouvements seront les mêmes, il n'a qu'à les répéter tous, mais la moindre faute, un pied mal placé qui déraperait, une hésitation qui épuiserait ses forces, un peu de sueur au bout des doigts, la peur qui le submergerait et la sanction serait mortelle. Après les premiers mètres, il sera impossible de faire demi-tour sans tomber, et la seule issue sera vers le haut.

Le concertiste entre seul en scène, il n'a le droit à aucune fausse note. Il essuie une dernière fois la semelle de ses chaussons, couvre ses doigts de magnésie, souffle pour chasser l'excès de poudre blanche et s'élançe. Les mouvements sont fluides, parfaitement décontractés. Sur des prises la plupart du temps minuscules, il avance avec assurance. À mi-hauteur, il s'arrête un instant, le genou bloqué sous un surplomb. Cette halte programmée n'est pas un signe d'hésitation : le placement astucieux de la jambe permet de soulager les bras. Tout en reprenant son souffle, Lafaille décontracte un bras, puis l'autre, et reprend sa progression. Voilà enfin le passage final, celui qu'il redoute par-dessus tout : en raison de sa petite taille, il va lui falloir presque sauter pour atteindre la dernière prise, située un bon mètre au-delà de l'écaille à laquelle il est agrippé. Malgré les crampes qui menacent ses avant-bras, il effectue un dernier grand geste dynamique et parfaitement dosé pour attraper la prise. Cinq minutes après avoir quitté le sol, il est sauvé. *Le Serpent* est sous ses pieds, une escalade de difficulté extrême réussie, pour la première fois, par un grimpeur solitaire et sans corde.

Autre lieu, autre temps : hiver 2004, Jean-Christophe Lafaille, maintenant âgé de 39 ans, est désormais un alpiniste célèbre. Depuis quelques années, il ne fréquente plus que les hauts sommets de l'Himalaya. Le récit épique de sa descente de la face Sud de l'Annapurna avec un bras cassé a fait le tour du monde. Il est à nouveau seul, cette fois sur les pentes du Shishapangma (8046 m). C'est la première fois qu'un solitaire tente d'atteindre un sommet de plus de 8000 m en hiver. Il fait un froid polaire, peut-être -40 °C. Un vent fort soulève des volutes de neige. Malgré cinq épaisseurs de vêtements *high-tech*, un masque sur le visage et les résistances chauffantes qui équipent les doublures de ses énormes chaussures, il ne sent plus ses orteils et craint d'être gagné par les gelures. Combien d'himalayistes avant lui ont sacrifié leurs orteils à la déesse des neiges himalayennes ? Le cheminement dans lequel il s'est engagé, pour limiter le risque d'être balayé par une avalanche ou une chute de séracs, est totalement vierge. Un long couloir raide et ombragé, bordé de rochers abrupts, conduit droit vers la crête sommitale. En bas du couloir vertigineux se trouve la tente qu'il a quittée à quatre heures du matin après une

courte nuit glacée. Il tente d'accélérer le pas pour se réchauffer un peu mais quelques secondes plus tard ses poumons et son cœur ne parviennent plus à alimenter ses muscles en oxygène. Il doit s'arrêter et reprendre son souffle. Les mains protégées par une triple paire de gants tiennent deux piolets légers. Le sac à dos est presque vide : un peu de nourriture, une cordelette, quelques broches à glace, aucun équipement de sécurité. Il n'a pas emmené de bouteille d'oxygène, compromission à ses yeux inadmissible. Pas à pas, il avance dans la grande pente de neige. À intervalle régulier, il est contraint de faire de courtes pauses, de plus en plus affecté par la raréfaction de l'air. Le froid et la soif lui brûlent la gorge. Pas l'ombre d'un nuage, le ciel est d'un bleu profond, mais son routeur lui a annoncé par liaison satellite le retour du vent fort d'ici vingt-quatre heures seulement. S'il s'est trompé, des rafales soufflant à deux cents kilomètres à l'heure pourraient le saisir avant qu'il n'atteigne l'abri relatif de la tente. Il ferait alors peu de doute que les prochains ascensionnistes retrouveraient quelque part sur le glacier son cadavre gelé. Il reprend sa route, essaye de garder les idées claires malgré le manque d'oxygène qui fait surgir des visions étranges.

La préparation qu'il a suivie lui donne l'endurance nécessaire. Depuis un an, il n'a pratiquement pas grimpé, mais a escaladé sans relâche les cols des Alpes à vélo, montant 3000 ou 4000 mètres de dénivelé par jour, par tous les temps. À l'automne, il a parfait sa préparation en parcourant plus de mille kilomètres sur les routes des montagnes Rocheuses, accompagné de sa femme Katia. Son fils Tom, âgé de cinq ans, était assis dans une remorque du vélo. Cet entraînement de forcené lui a permis de gagner deux kilos de masse musculaire. Pendant tout l'hiver, il a tenté d'améliorer sa résistance au froid, en dormant dehors et en suivant un régime alimentaire expérimental à base de poisson et d'huile d'olive, censé fluidifier le sang. À perte de vue, des montagnes gigantesques peuplent l'horizon. Il est seul comme jamais il ne l'a été. À cette saison, les seules personnes présentes à moins d'une semaine de marche sont le cuisinier népalais et l'officier de liaison qui l'attendent au camp de base. Il est maintenant au-dessus de la limite d'altitude à laquelle il est possible de s'acclimater. Ici, l'homme n'a plus sa place et ne peut que durement ressentir le manque d'oxygène. À 7700 mètres d'altitude, le soleil arrive enfin. Il s'accorde une

courte pause pour se réchauffer et boire un peu. Le couloir devient plus étroit. Il contourne un dernier mur rocheux, et gagne la fine arête sommitale. À 11h30, il peut enfin contempler depuis le sommet un panorama prodigieux, à sa droite les plateaux glacés du Tibet, à sa gauche les montagnes du Népal. Il est le premier homme à atteindre seul et sans aucune aide extérieure un sommet de plus de 8000 m en hiver. Il prend quelques photos, puis redescend le plus vite possible pour sauver sa peau. Sur le chemin du retour, il pense déjà aux projets suivants, toujours plus audacieux, toujours plus spectaculaires, toujours plus près de la limite. Sa disparition, l'hiver suivant, seul sur les pentes du Makalu est pour ainsi dire programmée.

Le même homme peut donc s'investir avec la même énergie dans des entreprises qui n'ont en commun que le risque extrême. D'un côté l'escalade d'une petite falaise de grande difficulté: une performance de quelques minutes pour un gymnaste fluët, combinant force, souplesse, équilibre et précision du geste. De l'autre une aventure qui implique des semaines de voyage, et dans laquelle seule une endurance et une résistance au froid

hors du commun sont gages de survie. Des réalisations extraordinaires de Jean-Christophe Lafaille il est possible de tirer, en généralisant un peu, deux leçons, qui aideront le moment venu à établir une hiérarchie entre les performances des meilleurs grimpeurs et alpinistes.

La première leçon est encourageante : s'il peut s'impliquer avec autant de ferveur dans l'escalade de quelques mètres de cailloux que dans l'ascension des plus hautes cimes, c'est qu'il y assouvit une même envie, y poursuit la même quête. L'unité profonde qui relie ses actes justifie les comparaisons les plus hardies, entre des performances de nature très diverses. Escalade et alpinisme ne sont que deux facettes d'un sport unique qui reste à nommer.

La seconde leçon est que toute classification est une vue de l'esprit : grimpeur ou alpiniste, falaisiste, glaciériste, himalayiste ? On peut distinguer autant de catégories que l'on veut dans les activités des grimpeurs, il y aura toujours des touche-à-tout, comme Lafaille et bien d'autres, pour venir brouiller les cartes et sauter hors de la boîte où l'on tente de les enfermer. On verra

ceux-là grimper sur du grès, du gneiss, de la quartzite, du poudingue, de la dolomie, du basalte ou du marbre, et même sur des gratte-ciel de verre et de béton. Ils iront planter leurs crampons dans la glace blanche, bleue, verte, noire, fine ou épaisse. Leurs piolets attaqueront les cascades gelées, les crevasses, les séracs, les icebergs, les glaciers souterrains, et le givre déposé par un vent humide sur le rocher, et même la craie des falaises du Cotentin. Dans ces conditions, la tentation existe de renoncer à délimiter un nombre restreint de catégories, et donc à établir un palmarès.

Mais c'est le lot de toute entreprise de classification de se heurter à ce genre de difficulté. Si l'on veut bien ne pas se focaliser sur des contre-exemples embarrassants, la démarche n'est généralement pas vaine. Elle est justifiée par le service qu'elle rend. Un examen détaillé de la situation passée et présente révèle que trois critères suffisent pour mettre un peu d'ordre dans la profusion des types d'escalade et définir des frontières, évidemment arbitraires, entre toutes ces activités : la nature du terrain sur lequel le grimpeur évolue, le matériel qu'il utilise, et les règles auxquelles il décide de se plier.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION :	9
RANGER / CLASSER :	15
- Le terrain de jeu	24
- Le matériel	36
- Les règles du jeu	47
- À quoi servent les pitons ?	49
- Les essais préalables sont ils autorisés ?	55
- Partir seul ou accompagné ?	59
- Les règles que l'on veut	63
LES CRITÈRES DE BEAUTÉ :	67
- La nouveauté	68
- La véracité	71
- L'élégance de la ligne	74
- La légèreté	77
- La difficulté	86
- L'engagement	95
LE PALMARÈS :	103
- Red Cross Overhang, John Gill, 1959	105
- Akira, Fred Rouhling, 1995	111
- Realization, Chris Sharma, 2001	116
- The Nose, Lynn Hill, 1993	122

- Wall of Early Morning Light, Warren Harding et Dean Caldwell, 1970	131
- Éperon Walker, Riccardo Cassin, Ugo Tizzoni et Luigi Esposito, 1938	137
- Zero gully, Tom Patey, Graeme Nicol et Hamish MacInnes 1957	147
- Face Sud de l'Annapurna, Expédition anglaise, 1970	156
- Shining Wall, Voytek Kurtyka et Robert Schauer, 1985	167
- Superpin, Pete Cleveland, 1968	179
- Campanile Basso, Paul Preuss, 1911	183
- Pilier sud-ouest du Petit Dru, Walter Bonatti, 1955	188
- Face Nord des Droites, Reinhold Messner, 1969	197
- Nanga Parbat, Hermann Buhl 1953	203
- Face Sud du Dhaulagiri, Tomaz Humar, 1999	208
ÉPILOGUE :	217
REPÈRES HISTORIQUES :	227
BIBLIOGRAPHIE :	235
INDEX :	237

Il a été tiré de cet ouvrage
1000 exemplaires numérotés
dont 100 de I à C
et 900 de 101 à 1000,
le tout constituant l'édition originale.

Achévé d'imprimé par l'imprimerie DARANTIERE

Dépôt légal : novembre 2008

ISBN : 978-2-35221-032-0

REMERCIEMENTS

Ce livre doit beaucoup aux critiques constructives et détaillées de Charlie Buffet et Claude Gardien. Il n'aurait surtout pas vu le jour sans l'accueil enthousiaste de Michel Guérin qui n'aura malheureusement pu en lire qu'une version inachevée.